

Marin Karmitz et Kenzo Horikoshi présente



OFFICIAL SELECTION
FESTIVAL DE CANNES

Like someone in love

un film de
Abbas Kiarostami

Rin Takanashi Tadashi Okuno Ryo Kase

mk2 

© 2012 MK2 / Les Films de l'Atelier



OFFICIAL SELECTION
FESTIVAL DE CANNES

Like someone in love

Le nouveau oeuvre du grand cinéaste Abbas Kiarostami (Copie Conforme) avec Ryo Kase, Denden, Rin Takanashi, Tadashi Okuno qui nous laisse en ressortir en sachant un peu plus de la vie.

Un vieil homme et une jeune femme se rencontrent à Tokyo. Elle ne sait rien de lui, lui croit la connaître. Il lui ouvre sa maison, elle lui propose son corps. Mais rien de ce qui se tisse entre eux en l'espace de vingtquatre heures ne tient aux circonstances de leur rencontre.

**AU CINEMA LE
05 SEPTEMBRE 2012**



www.praesens.com



«Like someone in love», les amoureux qui s'ignorent d'Abbas Kiarostami

Les lumières de Tokyo se reflètent dans le nouveau film d'Abbas Kiarostami, en compétition pour la Palme d'or. Après l'Italie (Copie conforme, 2010), le réalisateur iranien s'est installé au Japon pour Like someone in love. Un voyage d'un jour dans la relation énigmatique entre une jeune étudiante qui travaille comme call girl et un vieux écrivain-sociologue.



Pourquoi tourner en langue japonaise et au pays du soleil levant ?

Réponse lucide d'Abbas Kiarostami, la Palme d'or 1997 (Le Goût de la cerise) : « Eh bien parce que si je tourne au Japon on ne me dira pas que j'ai fait un film occidental. »

La première scène se déroule dans un petit bar à Tokyo. Le saxophone joue Solitude. On écoute la conversation d'une jeune fille qu'on ne voit pas. Elle se chahute avec son ami au téléphone. Après quelques minutes seulement la caméra tourne et dévoile l'identité et la beauté de la femme en question : Akiko est étudiante, raconte des salades à son ami jaloux et attend, seule à table, des clients. Elle est sous la coupe d'un monsieur très distingué qui lui demande d'aller voir cette nuit un homme très important dans la banlieue de Tokyo. Akiko doit alors ignorer la visite spontanée de sa grand-mère pour honorer ses douteuses obligations pécuniaires.

Une mise en scène au téléphone

D'entrée, le maître iranien nous fait une démonstration de son art cinématographique sous formes de longs plans-séquences. Autour d'un verre de vin et une conversation téléphonique, Kiarostami réussit à dresser le portrait de la jeune femme : famille, statut social, études universitaires, situation précaire, etc. Pendant le trajet en taxi – un merveilleux travelling dans les rues de Tokyo - Akiko écoute ses sept messages sur le répondeur et nous offre ainsi une lecture détaillée de sa journée ratée. Quand elle arrive enfin à l'adresse indiquée, le monsieur est au téléphone. Elle prend alors tout son temps de découvrir sa vie à travers ses meubles, ses nombreux livres, ses photos de famille et ses tableaux. Un tableau l'intrigue particulièrement, parce qu'elle possède le même et s'identifie avec la personne représentée : on voit une femme qui est en train d'apprendre à parler à un perroquet. La toile date de 1900 et marque la rupture avec l'Occident et le début d'un style japonais.

Siegfried Forster



Une «fenêtre sur vie», photographiée dans les alentours de Téhéran entre 2002 et 2010.

La photographie contemplative du cinéaste

Une exposition réunit à Lausanne les paysages d'Abbas Kiarostami et les toiles de Pariyoush Ganji, également Iranienne. Le «maître» s'est mis à la photographie en 1979, alors que la révolution freinait la production de films

Ce sont trois marches qui mènent à un parc, une ouverture entre deux murs, un arbre comme une promesse. C'est un rai bleu venant du dehors éclairer des mégots sur un parapet. C'est une ancienne maison de terre à travers laquelle s'offre un feuillu. Des «fenêtres sur vie», telles que les décrit Abbas Kiarostami. Six sont exposées à Lausanne – Galerie Lucy Mackintosh – parmi la cinquantaine que le cinéaste a photographiées aux alentours de Téhéran entre 2002 et 2010.

A côté de ces images imprimées sur de grandes toiles, les peintures de Pariyoush Ganji, initiatrice de ce projet commun. Des couches d'huiles presque monochromes, beige ou grenat, laissant deviner des fleurs derrière les jharokhâ, ces fenêtres ajourées des palais mogholes permettant aux femmes de voir sans être vues. Si l'artiste, également Iranienne, a créé exprès pour l'exposition lausannoise, les clichés de son ami préexistaient. «Ce choix des fenêtres n'est pas un processus conscient. Il arrive un stade où je m'aperçois qu'un thème identique semble se répéter à travers les photos que j'ai prises. Cela m'incite à poursuivre», explique Abbas Kiarostami, répondant à nos questions par e-mail. «Les cadres donnés ici sont ceux créés par les fenêtres de demeures inoccupées ou abandonnées.»

«Paysages vierges»

Le cinéaste, qui étudia la peinture, s'est mis à la photographie en 1979. «L'avènement de la révolution iranienne a suspendu pendant quelque temps toute possibilité de faire du cinéma. Il ne s'agissait pas pour moi de me reconverter, mais simplement d'occuper mon temps libre.» L'artiste se laisse conquérir par le médium, qui le «dispense de raconter une histoire». «Une libération par rapport au cinéma.»

L'appareil, depuis, se fixe presque immuablement sur des paysages, l'arbre revenant comme une figure essentielle, une muse. Il se découpe sur les plaines enneigées, les montagnes d'Iran, les champs ou les collines pelées. Et jusqu'à ces fenêtres. Les images sont contemplatives, la lumière travaillée, les lignes joliment placées. «En 1979, les possibilités de photographier des personnes autour de moi foisonnaient. Or mon objectif s'est tourné vers la nature. Cette démarche ne s'inscrit pas contre les êtres humains, dont les visages méritent amplement d'être contemplés, analyse le photographe. Mais peut-être cherchais-je à cette époque à fuir la compagnie des hommes. Les paysages que j'offre au regard sont ouverts, vierges.» A chacun alors de bâtir un récit. Lucy Mackintosh se dit très émue par les six tirages qu'elle expose aujourd'hui. «Il y a cette tension dans les images; elles crient et sont silencieuses à la fois. A l'instar de ses films, Kiarostami traite les paysages comme des personnages.»

Son premier appareil fut un Yashica «basique». Depuis dix ans, le cinéaste s'est converti avec bonheur au numérique: «Il s'agit pour moi d'une photographie inachevée puisque la possibilité m'est offerte de modifier ce qui est gravé en fonction de mon désir. Ce support constitue une fusion parfaite entre le document de la photographie et la rêverie de la peinture. Mes images ne sont pas issues du réel, mais de mon imaginaire.» Retour au film.

Caroline Stevan

Le Temps, samedi 1 septembre 2012

Galerie Lucy Mackintosh, Avenue des Acacias 7, Lausanne
Exposition Abbas Kiarostami / Parioush Ganji

Jusqu'au 3 octobre 2012

<http://www.lucymackintosh.ch>